

DU MÊME AUTEUR

*Le Sourire de Léonard*, roman  
Le Tout sur le Tout, 1987 – Arléa, 1993

*Une ou plusieurs*, nouvelles  
Le Tout sur le Tout-Arléa, 1989

*Lilith dans l'île*, roman  
Arléa, 1990 (Prix Astrolabe 1990)

*Lettre à un aveugle sur des photos de Robert Doisneau*, essai  
Le Tout sur le Tout-Le Temps qu'il fait, 1990  
(Prix de l'Office du Livre Poitou-Charentes 1990)

*Aimer en d'autres lieux*, nouvelles  
Flammarion, 1997

SYLVAIN ROUMETTE

LA ROUTE DE SERENDIP

*roman*



LE PASSAGE

*À celle dont le mot amour  
n'a jamais franchi les lèvres*

Serendipity : the faculty of making  
happy and unexpected discoveries  
by accident.

*Oxford English Dictionary*

Quel beau livre ne composerait-on  
pas en racontant la vie et les aventures  
d'un mot ?

Honoré de Balzac, *Louis Lambert*

Couverture : Julien Levy – Photographie © Getty Images

© Le Passage Paris-New York Editions, 2006

« Un fruit pour la main droite. » C'est un bon début, penses-tu, et tu répètes la phrase plusieurs fois, d'abord mentalement puis à voix haute, en la complétant peu à peu par d'autres mots qui surgissent de ta mémoire mêlés à des souvenirs d'Alger, l'odeur des pins et des mimosas dans la cour du lycée, la robe claire de *la dame blanche* qui faisait son cours les yeux fermés en arpentant la classe de long en large, et dont chacun attendait, à l'heure où le soleil de l'après-midi tapait sur la façade, que sa déambulation philosophique l'amène dans l'axe d'une fenêtre à l'endroit exact où le contre-jour la déshabillerait le mieux. « Voici n'en doutons pas un fruit pour la main droite. » Elle citait le texte lentement, doctement, cela avait un côté un peu oratoire, un peu solennel, bien accordé à l'affectation de sérieux de Francis Ponge que tu découvrais alors, et tu enchaînes aujourd'hui sur le même ton en te couvrant les joues de mousse à raser : « fait pour être porté à la bouche aussitôt. »

Un bon début à quoi? Un discours? Un toast? Est-ce que tu serais en train de répéter un de ces textes que tu fais semblant d'improviser devant une assemblée à qui on a demandé le silence avant que ne s'avancent pour l'allocution de circonstance les organisateurs de la soirée, chargés des remerciements qu'ils vont distribuer à chacun en se passant le micro de main en main comme un aspergès au-dessus d'une tombe? Combien de fois ne t'es-tu pas trouvé dans ce genre de situation, qu'autrefois tu fuyais par timidité sociale, un fils de cantonnier n'étant guère à sa place sur une estrade, et que maintenant tu as appris par force à affronter en y prenant même un certain plaisir depuis que tu as découvert les charmes du micro, justement, et qu'il suffit d'y parler doucement, à bout touchant, *à lèvres touchantes*, pour que ta voix parvienne jusqu'aux derniers rangs du public, chaude et enveloppante, et comme chargée d'une intimité qui contredit le caractère public de la prise de parole?

Non, pourtant non, tu n'es pas cette fois en service commandé, c'est une soirée sans inauguration ni vernissage, une fois partis les derniers usagers de la bibliothèque du centre culturel les locaux resteront déserts sous la garde distraite du veilleur de nuit que tu as salué en quittant ton bureau. Soirée libre, comme on dit dans les programmes de voyages ou de séjours organisés. Tu as les clés de l'appartement de Bianca, tu y es

venu directement, sans même passer chez toi où à vrai dire personne ne t'attend. Bianca non plus ne t'attend pas, mais elle t'a souvent dit cette maison est la tienne, tu peux y venir quand tu veux, le jour où ça me gênera je te le dirai.

Tu rinces le rasoir jetable dans l'eau chaude et nettoies de la main le marbre éclaboussé du lavabo, tu sais que même si elle ne t'en fera pas la remarque elle n'aime pas retrouver les traces de ton passage dans sa salle de bains. Les seules que tu t'autorises à laisser derrière toi ce sont les empreintes mouillées de tes pieds nus sur le plancher, aussi rapides à s'effacer qu'une buée sur une vitre.

Un début, donc, mais tu ne sais pas de quoi. Tu ne sais jamais ce qui va suivre les premiers mots prononcés ou écrits sur une page. Il arrive même que tu t'en flattes, c'est une liberté que tu te donnes et que tu revendiques, celle d'être aussi disponible que possible à ce que propose le hasard des mots et de leurs rencontres. En amont de ce hasard il n'y a rien, et tu dis souvent que tu ne sais pas ce que tu penses tant que tu n'as pas eu à l'écrire. Pour l'instant tu n'en es pas là, tu ne fais rien d'autre que te laisser envahir depuis quelques jours par cette petite phrase obsédante que tu croyais oubliée et qui a refait surface à propos d'autre chose sûrement que le fruit pour lequel elle a été écrite, cet « abricot »

célébré par un poète dont *la dame blanche* vous faisait apprendre des pages entières par cœur en même temps que d'autres poèmes qui parlaient eux aussi de fruits et de femmes, de femmes « ouvertes comme des fruits », tu t'en souviens encore, et que c'étaient des phrases difficiles à dire pour des garçons de quinze ans sous le regard d'une femme qu'ils imaginaient nue sous sa robe.

Autre chose mais quoi? *Quid* de cette « main droite » occupée à porter à la bouche un fruit que la gauche ne saurait toucher? Tu as entendu parler de ce genre d'interdits et tu sais qu'en Afrique la main gauche ne doit pas toucher à la nourriture parce qu'elle est affectée à d'autres usages et à des soins corporels qui la disqualifient pour le service de la bouche. Toi-même, que tu le veuilles ou non, as toujours éprouvé un certain malaise devant le geste d'un gaucher qui écrit, sa posture penchée sur la page, le tracé malhabile du crayon empêché de réaliser la parfaite symétrie de l'écriture en miroir de Léonard, parce que gaucher ou pas il faut bien écrire de gauche à droite et non de droite à gauche. Tu te dis qu'on n'a jamais vu de geste sacralisé accompli de la main gauche, c'est la main droite qui élève le calice face à la foule des fidèles, du moins tu l'imagines car en réalité tu ne sais pas grand-chose de l'ostension des objets du culte.

Pour l'instant tu n'es pas face au public, tu es seul devant un miroir à répéter des mimiques absurdes comme tu aimes à en faire par exemple dans la glace de l'ascenseur, dont la cabine est si petite que tu as le nez collé à ton image à hauteur de visage et que tu ne peux faire autrement que jouer à changer d'expression le temps du trajet, un visage chassant l'autre ou plutôt un masque chassant l'autre, comme dans un exercice de comédie où l'acteur passe instantanément d'une expression à l'autre, du rire à la colère ou de la colère à la peur, en s'aidant parfois d'un geste de la main qui passe et repasse devant le visage comme un rideau de théâtre entre deux changements à vue. Ou comme une gomme, qui efface chaque pose et remet à zéro la machine à exprimer des émotions. Cela te rappelle autre chose, une expression des temps troublés qui font partie aussi de ta mémoire algérienne, quand les étudiants de la corpo de droit parlaient de leurs matraques comme de « gommes à effacer le sourire ». Même chez ceux qui la pratiquent la violence a besoin du déguisement des mots.

L'appartement est silencieux, Bianca n'est pas encore rentrée, elle te trouvera tout à l'heure déjà installé dans son lit, encore enveloppé dans le peignoir blanc que tu as enfilé après la douche. C'est le bruit de la porte qui te réveillera, tu guetteras le frôlement de ses allées et

venues, son passage à la salle de bains, le glissement de ses pas autour du lit.

– Je t’ai réveillé ?

– Non. Si. Je voudrais bien être réveillé comme ça toutes les nuits.

Tu l’attires contre toi, sa peau est fraîche contre la tienne brûlante. Tu glisses ta main sous le tee-shirt qu’elle a gardé pour protéger ses épaules du courant d’air de la fenêtre restée ouverte. Mais quand tu veux commencer à lui caresser les seins elle te repousse doucement.

– Non, pas maintenant. Je suis fatiguée. On n’est pas obligés chaque fois, non ? Pas de routine, s’il te plaît.

Le chat qui est entré derrière elle a entrepris de s’installer au pied du lit, tu sens son poids sur tes jambes pendant qu’il cherche sa place. Il te regarde de ses yeux dorés en exprimant clairement qu’il te trouve de trop dans ce lit.

– Les hommes sont idiots, ils croient qu’il suffit de faire jouir une femme pour pouvoir la posséder chaque fois qu’ils en ont envie, ce serait trop simple.

Tu te soulèves sur un coude pour mieux regarder son visage. Son expression n’est ni dure ni hostile, au contraire elle sourit mais du sourire de quelqu’un qui s’est réfugié derrière l’évidence d’une décision mûrement réfléchie. Tu as envie de poser tes lèvres sur les siennes mais tu sais qu’elle détournera la tête, mieux

vaut ne rien faire du tout qu’essayer un geste de refus. Tu te laisses retomber à côté d’elle en fixant le mouvement de l’ombre d’une branche que la lumière de la cour projette au plafond. Tu dis :

– C’est drôle, on dirait qu’une femme se considère toujours comme un cadeau. Que ce qu’on lui donne, et qu’elle prend, n’est rien à côté de ce qu’elle accepte de donner. La preuve c’est qu’elle renonce facilement à recevoir, et même à recevoir du plaisir. C’est toujours l’homme qui réclame de lui en donner. C’est quand même un comble, non ?

– Mais je ne t’ai rien demandé, mon amour.

Elle a détaché les derniers mots en les accentuant d’une façon presque comique. D’autant plus que le mot d’amour n’existe pas entre vous, vous plaisantez souvent de cette pudeur, ou de cette censure. Toi surtout, qui en souffres et qu’elle trouve pour cela incurablement sentimental.

Tu ne sais quoi dire. La lumière de la cour s’est éteinte, on entend le ronronnement de l’ascenseur, puis le claquement de la porte de l’étage du dessus.

– Ce n’est pas une question de demande, c’est une question de dette. Les hommes sont toujours en dette avec les femmes, c’est tout simple. Moi en tout cas je suis toujours en dette, c’est une chose que j’ai fini par comprendre. Il n’y a pas de quoi se vanter, mais c’est comme ça.

Elle est couchée sur le dos, les yeux grands ouverts. Ta main est posée sur sa cuisse, sans chercher à prendre avantage d'un geste qui est plus familier ou fraternel qu'autre chose.

– Vous voudriez qu'on soit toujours disponible, toujours prête. À quoi? À vous rassurer au fond, à vous prouver que vous pouvez mettre en marche la petite machine qui vous intrigue tant, ces cris, ces gémissements, cette folie, tout ça... C'est fatigant à la longue, franchement on n'en a pas besoin! Pas tout le temps! Lâchez-nous un peu!

Tu ne peux pas t'empêcher de te demander pourquoi tu es là, pourquoi tu as décidé de venir passer la nuit ici en ranimant une intimité dont ne subsiste que la familiarité qui t'autorise en effet à être là, allongé contre le corps nu d'une femme qui ce soir n'a pas de désir pour toi. Qu'en est-il de ton désir à toi? Il est seulement de réveiller le sien, de guetter le mouvement par lequel elle manifesterait un changement d'attitude, qui est aussi un changement de position. Pour ta main immobile sur la peau de sa cuisse c'est l'affaire de quelques centimètres.

– Tu ne bandes même pas, ce n'est pas la peine de faire toutes ces histoires.

Elle s'amuse à vérifier ce qu'elle dit, c'est à toi de la repousser en lui disant qu'elle exagère, qu'un homme n'est pas un jouet.

– Et moi alors, quand tu me touches, ce n'est pas pareil?

– Bien sûr que non, le sexe d'une femme c'est le contraire d'un jouet.

Elle se retourne vers toi en riant.

– C'est quoi, alors?

– Je ne sais pas, il n'y a pas de mot pour ça.

Tu as dit ça sans réfléchir, tu sais pourtant qu'il y en a beaucoup, des mots, tu te souviens qu'enfant vous faisiez des concours à celui qui en connaîtrait le plus. Mais il s'agissait d'autre chose que de ce que tu as envie de dire maintenant.

– Je suis sûre qu'il y a un mot qui te viendrait à l'esprit si je te le demandais maintenant. S'il n'y en avait qu'un?

Tu te dis qu'il y en a un en effet, pas trop mal trouvé mais que personne n'utilise parce qu'il est trop attaché à la terminologie médicale.

– Je me rappelle que les dictionnaires parlaient de « vulve », c'est presque du latin. Je l'associais à « louve », je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose de commun aux mots qui contiennent à la fois les lettres V et L. Quelque chose de sauvage.

– Il ne doit pas y en avoir beaucoup?

– Non, il y a « volve », c'est presque le même mot. Certains champignons ont une volve. Ça sent la forêt, la mousse, les choses cachées sous les feuilles.

Ta main glisse vers son genou, d'un geste presque machinal. Une « vulve abricot », l'expression te revient soudain à l'esprit, c'est un ami médecin qui parlait ainsi du sexe d'une de ses patientes, et ce qui t'avait choqué c'était moins son indiscretion que la crudité de l'image. Cru en effet le fruit, exposé en plein soleil, et prêt à être cueilli, ouvert et mis en bouche. « Un fruit pour la main droite », naturellement, voilà ton début qui fait retour, comme si la ritournelle que tu as dans la tête depuis quelques jours n'avait été là que pour préparer la scène que tu es en train de vivre.

Elle dit qu'elle a envie de fumer une cigarette, tu n'en as pas, elle se lève pour aller chercher dans la cuisine le paquet de réserve qu'elle conserve toujours dans le placard du compteur à gaz, avec les bougies et les allumettes. Tu la regardes s'éloigner de dos et quitter la chambre, suivie par le chat qui se trompe apparemment sur ses intentions. Quand elle revient tu as changé de côté dans le lit, tu arranges les oreillers pour lui ménager une place fraîche du côté qui n'est pas le sien d'habitude.

– Non seulement tu squattes mon lit mais tu me voles ma place ?

Tu lui dis n'importe quoi, que c'est à cause du courant d'air, ou de la lampe de chevet, ou du réveil dont les chiffres verts clignotent doucement à portée de ta main. Il faut que tu te lèves tôt pour aller chercher quelqu'un

à l'aéroport. Elle s'est retournée contre le mur et placée comme tu l'es c'est maintenant ta main gauche qui est posée sur la courbe de sa hanche. Tu te dis que c'est la première fois depuis que vous vous connaissez que vous allez vous endormir sans faire l'amour.